



## La Redéfinition des femmes dans l'optique des minorités : romans féminins français et britanniques au XIX<sup>e</sup> siècle

*Pariwat SUKWICHAI\**

Département de Lettres Modernes, LIPO-Université Paris Nanterre, France

## The Redefinition of Women through the lens of minorities: 19<sup>th</sup> Century French and British novels written by women

*Pariwat Sukwichai\**

Department of Modern Literatures, LIPO-Paris Nanterre University, France

### Article Info

#### Academic Article

Article History:

Received 8 August 2021

Revised 17 December 2021

Accepted 11 February 2022

#### Mots Clés :

Écriture féminine,

Romans du XIX<sup>e</sup> siècle,

Études de genre,

Minorités,

Littératures comparées

#### Keywords:

Women's writing,

19<sup>th</sup> century novels,

Gender studies,

Minorities,

Comparative Literatures

\* Corresponding author

E-mail address:

noahsukwichai@gmail.com

### Résumé

Cet article cherche à examiner l'image des femmes dans les œuvres littéraires françaises et britanniques au XIX<sup>e</sup> siècle. Nous commençons par scruter le contexte dans lequel cette image est conçue avant d'analyser ses représentations littéraires par les écrivains hommes pour montrer en quoi le contexte social et la création littéraire peuvent s'influencer dans leur création de l'image oppressive et irréalisable des femmes. Enfin, dans l'optique des minorités sociales, nous allons analyser en quoi les écrivaines au moyen de la littérature déjouent cette image oppressive pour en concevoir une autre et proposent une nouvelle définition des femmes.

### Abstract

This article aims to examine the image of women in certain 19<sup>th</sup> century French and British literary works. The context in which this image is conceived will be scrutinized before we move on to analyze the literary representations of women by male writers in order to demonstrate how social context and literary works influence each other in their creation of the oppressive and unachievable image of women. The final part of the article will analyze, through the lens of social minorities, how female writers undermine this oppressive image by means of literature to create another one and propose a new definition of women.

## 1. Introduction

Au XIX<sup>e</sup> siècle, les femmes étaient considérablement contraintes par leurs contextes social et juridique. L'image des femmes représentée dans la littérature joue également un rôle significatif dans la soumission de celles-ci à la société patriarcale. Cependant, par leurs talents et leur esprit, certaines femmes s'indignaient contre la société patriarcale et essayaient de se départir de l'image qu'elle leur donnait. Les unes voyageaient dans un esprit missionnaire ou par goût d'aventure, les autres cultivaient leur esprit et écrivaient. Et dans les œuvres de ces dernières, l'image des femmes a aussi changé. Cet article cherche donc à examiner ce changement de paradigme des représentations littéraires française et britannique des femmes au XIX<sup>e</sup> siècle, notamment par l'émergence des écrivaines et une représentation des femmes au regard d'une minorité sociale. Dans cet article, nous commençons par proposer quelques aperçus des contextes sociaux et juridiques de l'époque, avant d'examiner l'image des femmes dans les œuvres littéraires conçues par les écrivains hommes. La dernière partie va aborder, par le biais du concept de minorité sociale, la nouvelle image des femmes configurée par quelques écrivaines de l'époque.

## 2. La condition des femmes au XIX<sup>e</sup> siècle : quelques aperçus

Le XIX<sup>e</sup> siècle est l'un des siècles les plus dynamiques en Europe. Il a connu plusieurs marches vers le progrès : industrialisation, démocratisation, développement scientifique ou même émancipation des femmes. Dans cette mesure, nous pouvons nous demander pour quelles raisons les femmes ont dû s'émanciper dans un siècle qui a témoigné des progrès sur plusieurs plans. On peut supposer raisonnablement que le XIX<sup>e</sup> siècle n'était pas une période en faveur des femmes. Ce fait se manifeste d'abord dans les contextes sociaux et juridiques de l'époque.

En Angleterre, les droits des femmes étaient considérablement limités, autant par les codes sociaux que par la loi. Dans la société victorienne, alors que les hommes avaient des possibilités variées concernant leur vie, les femmes n'en avaient qu'une : le mariage, leur seule profession pour survivre socialement, voire littéralement. Pourtant, nous ne pouvons pas regrouper toutes les femmes dans le même panier. Le statut des femmes, leurs droits et leurs devoirs sont variés selon leur classe sociale. À travers

l'Angleterre, des millions de familles d'une classe ouvrière menant une vie pauvre et misérable représentaient 75 pour cent de la population (Calder, 1977, pp. 65-70). La classe moyenne, fruit de l'industrialisation de l'époque en train de se définir, considérait cette classe populaire comme une menace contre ses valeurs. Par conséquent, elle imposait ses propres valeurs au peuple d'une classe ouvrière afin de les transformer en « gentilshommes ». De ce fait, les deux classes ont fini par partager la même philosophie, et le mariage qui était le but absolu des femmes de la classe moyenne est devenu celui également de celles appartenant à la classe populaire. Malheureusement pour elles, le mariage les dépouille de leurs biens. Après s'être mariée avec un homme, la femme se voyait dépossédée de ses biens, transférés à son mari. Sur le plan politique, les femmes n'avaient aucun droit avant d'acquérir le droit de vote en 1918 (Stearns, 2008, p. 160). Jusque-là, La politique était réservée aux hommes.

La France, mère des arts, des armes et des lois, n'était probablement pas celle des femmes. La condition des femmes en France n'était guère meilleure que celle existant en Angleterre. Sous le règne de Napoléon I<sup>er</sup>, l'infériorité de la femme était même institutionnalisée. Si l'on considère ce que dit Napoléon à la veuve de Condorcet : « Je n'apprécie pas les femmes qui se mêlent de politique » (Alengry, 1904, p. 79), nous ne pouvons attendre quelque chose de lui, législateur du code civil, sur la promotion de la parité homme-femme. Pire encore, il a laissé un héritage législatif qui retarderait l'émancipation des femmes : Le Code Napoléon, stipule en effet dans l'Article 213 que « la femme doit obéissance à son mari » (Code Civil des Français (Éd.), 1804, p. 53) ou l'Article 217 que « La femme ne peut donner, hypothéquer, acquérir un bien sans le concours de son mari » (Code Civil des Français (Éd.), 1804, p. 53). Les femmes devaient alors subir un statut discriminant et inégal par rapport aux hommes. Substantiellement, une femme était, sans mariage, un être de second rang ; avec le mariage, un être mineur et incapable. Elles n'avaient aucun droit politique ni civil. Les hommes, fussent-ils des hommes politiques, philosophes ou médecins, réaffirment ce propos. *Physiologie du mariage*, ouvrage d'Honoré de Balzac publié en 1829 dans lequel il médite sur le bonheur et le malheur conjugaux, en témoigne : « La femme est une propriété que l'on acquiert par le contrat ; elle est mobilière car la possession vaut titre ; enfin la femme n'est à proprement parler qu'une annexe de l'homme » (Balzac, 1855, p. 455). Sous forme de méditation analytique, l'objectivité de l'auteur vaut une prise en

compte. La forme de l'œuvre l'oblige à aborder le mariage en tant qu'objet d'analyse et non à le critiquer. Balzac est également contraint de l'analyser selon le climat de l'époque, c'est-à-dire sous l'emprise du Code Napoléon qui infériorisait les femmes. De surcroît, homme de lettres dans un pays où le dogme chrétien est prépondérant, l'idée d'une femme comme annexe de l'homme qui en découle n'est pas fortuite et pourrait également l'influencer dans son analyse. Au XIX<sup>e</sup> siècle, par les contraintes sociales et juridiques, une femme devenait donc un être de second rang et dépendante de l'homme.

Pour effectuer ces oppressions sans que les femmes ne s'en rendent compte, la société patriarcale fabriquait une image qui exaltait les femmes pour mieux acheter leur soumission. En Angleterre, la société créa le mythe de « Angel in the house (ange dans la maison) » pour domestiquer les femmes en leur faisant croire que c'était l'objectif absolu d'une femme et représentait son succès. Pour atteindre ce titre, une femme devait être disciplinée, obéissante et non-corrompue par aucun désir sexuel (Paxman, 1998, p. 228).<sup>1</sup> Par ailleurs, car la sphère domestique était conçue comme l'espace auquel la femme appartenait après son mariage, elle était obligée d'y investir son labour en faveur de son mari en nettoyant la maison, préparant les repas et dressant les enfants.<sup>2</sup> De la même manière, la société française imposait aux femmes les normes de la famille. Une femme était avant tout épouse et mère. Elle devait superviser le travail des domestiques et s'occuper de l'éducation morale et religieuse des enfants. La place de la femme était en effet réservée à la maison et la ménagère représentait l'idéal de respectabilité. Cette image, considérée comme oppressante et invraisemblable à notre époque, a été imposée aux femmes pendant des décennies. Elle se propagea et se perpétua effectivement par différents moyens dans la société et entra finalement dans la littérature.

---

<sup>1</sup> « would be stoical, motherly, submissive and chaste » (Paxman, 1998, p. 228)

<sup>2</sup> « It was the wife who made the home, who cared for her children within it, who brought her husband back to it when work was done, who provided the hot dinners and created the atmosphere of comfort and protection » (Calder, 1977, p. 27)

### 3. Les représentations littéraires des femmes par les écrivains hommes

Dans la littérature victorienne, les écrivains hommes essaient inlassablement de perpétuer l'image des femmes dans les représentations littéraires. Nous prenons comme exemples *Great Expectations* de Charles Dickens et *Two on a tower* de Thomas Hardy pour voir comment l'image traditionnelle des femmes était reproduite et accentuée dans les œuvres des écrivains hommes de l'époque. Ces deux romans s'avèrent adéquats pour l'objectif de ce travail de recherche chacun grâce à sa particularité : le premier met en récit une palette des femmes de cette époque-là, suscitant une comparaison sous-jacente entre elles ; le dernier représente, quant à lui, la fatalité d'une femme hors-norme condamnée à un destin tragique.

Dans *Great Expectations*, trois personnages féminins sont représentés : Mrs. Joe, Estella et Biddy. Mrs. Joe est la sœur coléreuse de Pip, le protagoniste. Elle perd souvent son sang-froid et exerce son autorité et sa brutalité excessives, maltraitant tous les hommes de son domicile. Mrs. Joe ne correspond nullement à l'image de l'ange dans la maison. Enfin, Dickens nous montre l'avenir de telle femme. Mrs. Joe est agressée par Orlick et devient handicapée jusqu'à sa mort. Estella, quant à elle, est incapable d'amour. Par ailleurs, elle représente une femme séductrice cherchant uniquement à tromper les hommes. Contrairement à l'image d'une femme gentille et angélique, elle est dénuée d'émotions. Son destin ressemble à celui de Mrs. Joe. Elle se marie avec Drummel, un abruti d'une famille riche et noble qui la maltraite. Biddy, contrairement aux deux premiers personnages féminins, est gentille, intelligente et, malgré sa pauvreté, philanthropique. Elle se marie avec Joe et vit heureusement avec leurs deux enfants. C'est la seule femme du roman dotée d'une fin heureuse. En plus de sa qualité exemplaire, le roman se montre moralisateur en récompensant les femmes correspondant aux idéologies de la société et en condamnant les autres. Il encourage l'image des premières et mettent les dernières en péril.

Dans *Two on a tower* de Thomas Hardy, Lady Viviette est l'héroïne du roman. Elle est mariée à Lord Constantine mais dépourvue d'une vie conjugale heureuse. Elle tombe amoureuse de Swithine, un beau jeune astronome. Leur affection est réciproque. Après avoir appris la mort de son mari, Lady Viviette épouse Swithine malgré le tabou d'une relation entre une femme et un homme plus jeune d'une classe sociale inférieure. Par conséquent, elle est perçue par la société comme une séductrice qui trompe Swithine

et l'éloigne de son excellence académique. Par ailleurs, le fait qu'elle choisisse un partenaire est considéré comme un acte animalier (d'après la théorie de la sélection sexuelle dans la nature de Darwin, l'animal mâle se vante afin d'attirer les femelles et leur laisse le pouvoir de choisir (Vaid, 1985, October 26, p. ws66)). À cause de ces normes sociales, elle intériorise l'opinion du public et culpabilise. Elle se blâme pour le malheur qu'éprouvent elle et Swithine, le voyant comme un châtiment de Dieu. Comme Mrs. Joe, la mort est son seul destin. Il paraît donc évident que les écrivains hommes essaient de nous montrer le bon chemin pour une bonne femme victorienne, comme Biddy, récompensée par une vie heureuse, et que les femmes s'en écartant sont condamnées à un destin malheureux. En déployant ces dispositifs, ces écrivains hommes légitiment et perpétuent l'image de l'ange de la maison. De surcroît, le mariage inéluctable de ces personnages féminins insiste sur la dépendance économique et sociale des femmes aux hommes. Même Estella, une femme séductrice cherchant uniquement à tromper les hommes, finit par se marier.

Dans la littérature française au XIX<sup>e</sup> siècle, les écrivains hommes ne cessent pas d'imposer eux non plus l'image des femmes en dénonçant celles qui ne correspondent pas à cette image. Nous commençons par la définition de Flaubert concernant les *bas-bleus* dans son *Dictionnaire des idées reçues* : « Bas-bleu : terme de mépris pour désigner toute femme qui s'intéresse aux choses intellectuelles » (Flaubert, 2012, p. 9). La rédaction de ce dictionnaire est contrainte par sa forme, c'est-à-dire la forme d'un ouvrage de référence présenté par ordre alphabétique ayant pour but de renseigner. L'œuvre exige alors l'objectivité et la scientificité, ne laissant aucune place à la subjectivité qui est une qualité propre à la critique. Mais l'ironie de Flaubert ne passe pas inaperçue. Il joue avec la forme en détournant les critères d'objectivité et de scientificité du genre dans la perspective de mettre en forme les clichés de la société française de son époque. Les définitions qui se trouvent dans son dictionnaire, y compris « bas-bleu », sont ridicules et assujetties au climat de l'époque, capables d'en révéler l'opinion publique. Cela dit, Flaubert lui-même ne condamne peut-être pas les *bas-bleus*, mais la société de l'époque le fait. Frédéric Soulié fait partie de ceux qui les condamnent. Son mépris envers les *bas-bleus* se manifeste dans son ouvrage *Physiologie du bas-bleu* publié en 1840 :

Molière les appelait des femmes savantes ; nous les avons nommées Bas-Bleus. Pourquoi ? Je n'en sais rien et ne m'en préoccupe guère. Mais j'aime ce nom, qui ne signifie absolument rien, par cela seul qu'il dénonce cette espèce féminine par un mot du genre masculin. Tant que la femme reste blanchisseuse, actrice, couturière, danseuse, cantatrice, reine, on peut écrire grammaticalement parlant : elle est jolie, elle est fine, elle est adroite, elle est bien tournée, elle a une grâce ravissante, elle est d'une beauté parfaite. Mais, du moment qu'une femme est Bas-bleu, il faut absolument dire d'elle : il est malpropre, il est malfaisant, il est une peste.

(Frédéric Soulié, 1841, pp. 5-6)

Soulié ne se laisse contraindre ni par l'objectivité ni par la scientificité. Il critique et condamne à plein fouet et ouvertement les bas-bleus. Soulié commence par prétendre n'avoir aucun intérêt dans le phénomène du bas-bleu au début. Dans la suite du passage, en revanche, se laisse entendre son opinion favorable aux femmes qui se conforme à l'image donnée par la société ainsi que son hostilité envers celles qui s'en écartent : les *bas-bleus*. Proudhon partage cette opinion en décrivant davantage un *bas-bleu* : « une femme qui exerce son intelligence devient laide, folle et guenon » (Proudhon, 1875, p. 165). Il paraît effectivement incontestable que les écrivains hommes, à l'exception probablement de quelques-uns, tels que Flaubert et Balzac, ne supportaient pas les femmes qui osaient pratiquer la faculté intellectuelle. Car pour eux, cette capacité appartient uniquement aux hommes. Michelet, historien français entre 1798 et 1874, affirme dans son ouvrage *La Femme* publiée en 1859 que « si on donne à la petite fille le choix entre les jouets, elle choisira certainement des miniatures d'ustensiles de cuisine et de ménage. C'est un instinct naturel, le pressentiment d'un devoir que la femme aura à accomplir. Car la femme doit nourrir l'homme. Haut devoir » (Michelet, 1879, p. 140). La forme de l'essai accorde une pleine liberté à l'auteur pour distinguer la femme de l'homme. La femme selon Michelet est différente de l'homme et d'une autre nature, tel postulat qui ne favorise point la cause des femmes. Il essaie également

de mettre les femmes à leur place, c'est-à-dire au foyer où elles devraient s'occuper du travail domestique et des enfants. En prétendant la naturalité de son constat, il tâche de rendre son discours scientifique et objectif. Cette tentative s'avère en revanche contradictoire avec la forme de l'essai, ayant pour principe la subjectivité, forme dans laquelle son œuvre s'inscrit. Ainsi, malgré sa prétendance à l'objectivité scientifique, Michelet nous paraît dans cet ouvrage plutôt subjectif car son opinion personnelle en tant qu'homme dans une société patriarcale se laisse quand même entendre, quoique subtilement.

Les représentations littéraires des femmes à l'époque sont précisément résumées par Stéphane Michaud dans un ouvrage collectif *Histoire de Femmes en Occident IV : le XIX<sup>e</sup> siècle* : « La tyrannie est si brutale qui rabat l'infini de l'image sur une servitude de fait, le propos si cynique qui exalte les femmes pour mieux acheter leur soumission, que tout dynamisme est tari dans l'équation dérisoire posée par la suffisance masculine : la femme est madone, ange ou démon » (Michaud, 2002, p. 149). En outre, dans les représentations littéraires par les écrivains hommes au XIX<sup>e</sup> siècle, les femmes ont seulement deux choix : se conformer à l'image qui leur est imposée par la société ou en être ostracisées en tant qu'entité autre troublant l'ordre établi. Mais cette image des femmes par les écrivains hommes n'était pas sans répercussion. Une oppression génère forcément une tension entre l'oppressé et l'opprimé. Une perspective de sociologie politique sur la question des minorités nous permettra de mieux comprendre la réaction des écrivaines à l'imposition de l'image des femmes par les écrivains.

#### **4. La redéfinition des femmes par elles-mêmes dans l'optique des minorités**

Ce phénomène de la redéfinition des femmes peut s'expliquer à travers une optique de sociologie politique sur la question des minorités. Louis Wirth, sociologue américain, nous explique une situation de minorité dans son article *The Problem of Minority Group* :

Un groupe de gens qui, à cause de leurs caractères physiques ou culturels, sont séparés des autres dans la société dans laquelle ils vivent, par un traitement différencié

et inégal, et qui, en conséquence, se considèrent eux-mêmes comme objets de discrimination collective. L'existence d'une minorité au sein d'une société implique la réalité d'un groupe dominant correspondant. Ce dernier bénéficie d'un statut social plus élevé et de plus grands privilèges. Le statut de minorité comporte l'exclusion de la pleine participation à la vie de la société.<sup>3</sup> (notre traduction)

(Wirth, 1964, p. 245).

Selon Wirth, nous pouvons repérer une proximité entre la notion de minorité proposée ci-dessus et la condition des femmes en France et en Angleterre au XIX<sup>e</sup> siècle. Les femmes, à cause de leur caractère physique, sont séparées des hommes dans la société. Les femmes y subissent un traitement inégal : la loi qui dépouille une femme de ses biens après son mariage ou les valeurs de famille imposées sur elle et les obligent à se conformer à l'image donnée par les hommes, le groupe dominant. Nous pouvons également remarquer que, dans cette définition proposée par Wirth, la dimension quantitative est absente dans son élaboration. Nous pouvons donc en déduire que la notion de minorité sociale concerne en fait moins la quantité que la condition sociale et juridique des minoritaires. Elle renvoie au fait d'être socialement et juridiquement « mineur ». Cela s'applique tout à fait aux femmes du XIX<sup>e</sup> siècle qui se trouvent dans une position d'infériorité politique et sociale face aux hommes.

Dans le champ littéraire du XIX<sup>e</sup> siècle, les écrivains hommes, représentant le groupe dominant, essayaient de définir les femmes à partir de l'image conçue au sein de la société patriarcale. Ce phénomène ne peut pas passer sans répercussion, car finalement, « victimes de traitement injuste, les minorités ont alors tendance à développer un sentiment d'infériorité et un sens d'isolement, voire de la persécution, qui peut

---

<sup>3</sup> « We may define a minority as a group of people who, because of their physical or cultural characteristics, are singled out from the others in the society in which they live for differential and unequal treatment, and who therefore regard themselves as objects of collective discrimination. The existence of a minority in a society implies the existence of a corresponding dominant group enjoying higher social status and greater privileges. Minority status carries with it the exclusion from full participation in the life of the society »

déboucher sur une attitude de révolte» (Voutat & Knuesel, 1997, p. 143). Les femmes, face à l'autorité des hommes dans leurs représentations littéraires, reprennent la plume pour se donner une nouvelle image elles-mêmes. Nous allons donc aborder trois romans de trois écrivaines de l'époque : *Silas Marner* (1861) de George Eliot, *Lélia* (1833) de George Sand et « When the door opened » (1908) de Sarah Grand, pour voir comment une nouvelle image des femmes se configure dans les œuvres littéraires conçues par les écrivaines elles-mêmes et en quoi elle défie l'image traditionnelle des femmes de leur époque.

George Eliot, romancière dont les romans sont connus pour leur réalisme et leur profondeur psychologique, nous montre à travers deux personnages féminins dans *Silas Marner* sa propre vision de femmes : Nancy et Priscilla. L'opinion de Nancy vis-à-vis du mariage diffère de celle des femmes de son époque. Elle est tout à fait consciente de la garantie de sa sécurité sociale par le mariage mais elle refuse de se marier exclusivement pour cette raison, comme nous pouvons le voir dans cette remarque faite par elle : « Même le refus de Mlle Nancy d'accepter la main de son cousin Gilbert Osgood – simplement pour le motif qu'il était son cousin – ». <sup>4</sup> Nancy dans cette citation se croit arbitraire de son choix de mariage, malgré l'importance du mariage comme seul moyen pour les femmes afin de survivre socialement. En revanche, elle décide de se marier avec Godfrey pour une raison plus profonde, l'amour : « Ces particularités rehaussaient à ses yeux le drame de son cœur, et augmentaient l'énergie avec laquelle elle se disait formellement, que la position la plus éblouissante ne la persuaderait pas à accepter pour mari un homme dont la conduite témoignait du peu de cas qu'il faisait de sa propre réputation. Mais elle ajoutait que 'n'aimer qu'une fois, et aimer toujours' ». <sup>5</sup> Dans cette citation, il paraît évident que Nancy n'épouse Godfrey pas pour son statut social élevé mais pour l'amour et de son propre choix. Sa sœur, Priscilla, est aussi loin d'être conventionnelle. Elle est franche et dit toujours ce qu'elle pense, même sur le sujet du mariage :

---

<sup>4</sup> « Even Miss Nancy's refusal of her cousin Gilbert Osgood (on the ground solely that he was her cousin) » (Eliot, 1920, p. 170, 1964, p. 124)

<sup>5</sup> « These circumstances exalted her inward drama in her own eyes, and deepened the emphasis with which man whose conduct show him careless of his character, but that "love once, love always" » (Eliot, 1920, p. 179, 1964, p. 130)

J'ai une mauvaise opinion de ceux-ci, mes demoiselles Gunn ; je ne sais pas si vous en avez une bonne. Et quant à se tourmenter et à se chagriner du matin au soir au sujet de ce qu'ils pensent de vous, et à se rendre l'existence malheureuse à propos de ce qu'ils font quand ils ne sont pas près de vous, comme je le dis à Nancy, c'est une folie dont aucune femme ne devrait être coupable, si elle a un bon père et un bon chez soi. Qu'elle laisse tout cela à celles qui n'ont pas de fortune et ne peuvent pas se tirer d'affaire.<sup>6</sup>

(Eliot, 1920, p. 174, 1964, p. 127)

L'opinion de Priscilla est ici encore plus radicale. Elle refuse d'accepter le mariage comme une seule profession glorieuse pour les femmes, le condamne par ailleurs comme une affaire ennuyeuse et ne désire point se marier. D'après elle, il suffit pour une femme d'avoir un bon père gentil et une maison. Le mariage et l'homme pour elle ne sont pas indispensables. Elle ose même exprimer son opinion d'un mari qui pourrait lui plaire : « Ainsi que je répète toujours, M. Fais-à-ta-guise est le meilleur des maris, et le seul à qui je voudrais promettre d'obéir. »<sup>7</sup> Dans cette citation, si jamais elle va se marier, Priscilla réclame sa liberté totale dans la vie conjugale et refuse sa soumission à l'autorité du mari et d'être sa propriété. Et si cela ne lui parvient pas, elle n'a pas peur de rester célibataire et être une femme libre : « De deux sœurs, une vieille fille c'est assez, et je

---

<sup>6</sup> « I've no opinion o' the men, Miss Gunn, I don't know what you have. And as for fretting and stewing about what they will think of you from morning till night, and making your life uneasy about what they are doing when they are out o' your sight- as I tell Nancy, it's folly no woman should be guilty of, if she's got good father and a good home: let her leave it to them that have got no fortune, and can't help themselves » (Eliot, 1920, p. 174, 1964, p. 127)

<sup>7</sup> « As I say, Mr.Have-your-own-way is the best husband and the only one I'd ever promise to obey » (Eliot, 1920, p. 175, 1964, p. 127)

ferai honneur au célibat ». <sup>8</sup> Loin de l'image traditionnelle de la femme de son époque, les sœurs Lameter incarnent une nouvelle image d'une femme : arbitraire, libre, pensante et indépendante.

De l'autre côté de la Manche au même siècle, une autre romancière célèbre et prolifique, George Sand, a également pris la plume pour se redéfinir contre la société patriarcale dans laquelle elle vivait à travers ses héroïnes. Celle qui a causé scandale est Lélia, dont le roman éponyme est condamné par Alfred Désessarts dans *La France littéraire* en 1833. Pour lui, c'est un livre qui « enseigne l'incrédulité, l'égoïsme du malheur » et qui « semble dangereux parce qu'il ne prépare rien » (cité par Reboul dans Sand, 1960, pp. lxiii-lxiv). Nous allons donc examiner pourquoi ce personnage féminin déplaisait tant à la société dans laquelle elle apparaît. Il semble que la première caractéristique de Lélia qui défie l'autorité patriarcale est sa curiosité intellectuelle :

Je me sentir redevenir seule. Quand tout semblait inanimé, je pouvais m'identifier avec le désert et fait partie de lui comme une pierre ou un buisson de plus [...] la lune se leva [...] mais que m'importaient la lune et ses nocturnes magies ? Je n'attendais rien d'une heure de plus ou de moins dans son cours : nul regret, nul espoir ne s'attachait pour moi au vol de ces heures [...]. Pour moi, rien au désert, rien parmi les hommes, rien dans la nuit, rien dans la vie.

(Sand, 1960, pp. 125-126).

---

<sup>8</sup> « One old mate's enough out of two sisters: and I shall do the credit to a single life » (Eliot, 1920, p. 178, 1964, p. 129)

Ce qui est frappant dans cet extrait, c'est sa démonstration d'une contemplation d'incomplétude existentielle, une contemplation philosophique qui se pratiquait à travers la faculté intellectuelle réservée aux hommes,<sup>9</sup> mais celle-ci est faite par une femme. Son esprit intellectuel l'amène jusqu'au doute religieux :

Pourquoi m'avez-vous fait naître femme, si vous vouliez un peu plus tard me changer en pierre et me laisser inutile en dehors de la vie commune ? [...] Si c'est une destinée de prédilection, faites donc qu'elle soit douce et que je la porte sans souffrance ; si c'est une vie de châtement, pourquoi donc me l'avez-vous infligée ?

(Chevrel, 1992, pp. 99-100).

Lorsque la société patriarcale croit les femmes indignes de la faculté intellectuelle, ces deux passages remettent en question cette croyance. À travers Lélia, Sand nous propose une nouvelle image des femmes à l'encontre de la norme propagée par les hommes : une femme philosophe et dotée d'une grande liberté d'esprit. En ce qui concerne le mariage, Sand insiste également sur la liberté d'une femme de choisir :

C'est une femme, qui d'abord folle de corps et d'imagination, rêvant, avec une âme de feu des plaisirs pour un sang de feu, a couru après les plaisirs, et s'y est plongée ardente, échevelée, rugissante, mais qui, avec une nature infirme et bornée, a trouvé qu'une réalité au-dessous

---

<sup>9</sup> Lorsque les hommes avaient la jouissance d'être dotés de l'éducation nationale, les femmes en étaient exclues en France jusqu'au 23 juin 1836 où l'ordonnance de Joseph Pelet de la Lozère les y a intégrées : « Art. 1. – L'instruction primaire dans les écoles de filles est élémentaire ou supérieure. L'instruction primaire élémentaire comprend nécessairement l'instruction morale et religieuse, la lecture, l'écriture, les éléments du calcul, les éléments de langue française, le chant, les travaux d'aiguille et les éléments du dessin linéaire. » Avant 1836, la plupart des filles ne savaient pas lire ni écrire à cause de leur privation d'éducation. Et puis quand elles étaient intégrées dans l'éducation nationale, l'objectif était pour les former dans un moule les préparant pour être mère et épouse, non pour développer la faculté intellectuelle (Chevrel, 1992, p. 125).

des désirs [...]. Alors elle s'est prise de mépris pour les hommes, qui ne pouvaient pas assouvir cette soif de voluptés.

(Chevrel, 1992, p. 70).

Dans cet extrait, l'héroïne refuse de se soumettre au désir des hommes. En revanche, elle réclame ses propres désirs et cherche celui qui pourra lui donner les joies dont elle rêve. De ce fait, Lélia représente également une femme libre et capable de choisir ce qu'elle veut. Cette héroïne de Sand incarne alors une femme libre et capable de pratiquer la faculté intellectuelle.

De la même manière, Sara Grand, écrivaine féministe irlandaise, récusait la constitution du mariage de son époque dans sa nouvelle « When the door opened ». <sup>10</sup> Le protagoniste de la nouvelle a rencontré un homme dans un train. Ce dernier pourrait être considéré comme le porte-parole de l'autrice. Il exprime ses opinions concernant le mariage qui ne correspondent guère aux valeurs victoriennes en critiquant un couple marié qui vient de quitter le train :

L'homme qui était là il y a peu de temps regarde sa femme, et la garde enfermée, ou la laisse sortir uniquement accompagnée, comme s'il était persuadé qu'elle se comporterait d'une manière immorale dès qu'elle en aurait l'occasion. [...] Je n'arrive pas à comprendre comment un homme puisse désirer une relation maître-esclave pour sa femme, toujours à ses ordres. Personnellement, je préfère une femme libre ; et cela me désolerait de croire que la liberté signifie l'autorisation dans certains cas exceptionnels [...] ce qu'elle veut, c'est un compagnon, non un gardien. <sup>11</sup>

(Grand, 1908, p. 174)

---

<sup>10</sup> Pour les citations de cette œuvre, c'est nous qui traduisons.

<sup>11</sup> « That man who was here just now watches his wife, and keeps her shut up, or only allows her out under escort, as if he thought that she would certainly misconduct herself if she ever had an opportunity [...] I cannot understand how a man can care to have a bond-slave, always under order, for a wife. Personally, I prefer a free woman; and I should be sorry to think that liberty means licence in any but exceptional cases [...] what she wants is a companion, not a keeper » (Grand, 1908, p. 174)

Cet extrait défie directement l'institution matrimoniale de l'époque prenant une femme mariée pour propriété de son mari. Au contraire, une femme est, selon lui, une compagne dans la vie conjugale. Le protagoniste, lui, aime la lecture et une vie tranquille alors que sa femme se contente de la vie sociale et de faire la fête. Cela montre en effet que les femmes, elles aussi, peuvent avoir des intérêts variés autre que la lecture, la cuisine, la broderie ou de se limiter dans la sphère domestique. Par ailleurs, le protagoniste ne le perçoit point comme un problème :

Nous nous aimions, certes, mais je ne vois pas pourquoi chacun de nous devrait gâcher sa vie pour se conformer aux plaisirs et aux habitudes des autres. Le mariage peut, certes, être une institution parfaite s'il se fonde sur la plus complète conformité ; mais, si ce n'est pas le cas, je ne vois pas pourquoi les conjoints devraient être malheureux.<sup>12</sup>

(Grand, 1908)

À travers la voix d'un personnage masculin, l'autrice défie habilement l'institution du mariage et les rôles genrés de la vie conjugale, en insistant sur la liberté de faire ce qu'on veut, sous réserve que cela convienne aux deux conjoints. Une autre caractéristique se manifeste chez une dame que le protagoniste rencontre dans une fête : « Voilà la différence entre les maris et les amants. Les femmes ne seraient-elles pas des sottises de se marier alors qu'elles peuvent faire l'amour pour la vivacité ? ». <sup>13</sup> Ce passage touche au sujet de la sexualité. Elle défie l'idée que les femmes soient sexuellement passives alors qu'elles peuvent en fait être aussi actives sexuellement que les hommes. Dans son œuvre, Grand nous propose une nouvelle image des femmes : une femme indépendante et égale à l'homme, capable de différentes activités plutôt qu'exclusivement

---

<sup>12</sup> « We were fond of each other, but I could not see why on that account either of us should have our life spoilt by being made to conform to congenial tastes and habits of others. Marriage should be a perfect institution when there is entire similarity; but if there is not, I cannot see why people should be miserable» (Grand, 1908, pp. 176-177)

<sup>13</sup> « What a difference between husbands and lovers. Aren't women fools to marry if they can make love for livelihood? » (Grand, 1908, pp. 183-184)

celle imposée sur elle par la société patriarcale, et plus remarquablement, sexuellement active.

## 5. Conclusion

Cette nouvelle image des femmes que ces trois autrices nous proposent émerge des contraintes de leur statut d'infériorité, de minorité, imposé sur elle par le groupe dominant, les hommes. Cela les amène à se redéfinir dans ces œuvres littéraires pour s'en émanciper. Ces images sans précédent nous montrent une nouvelle notion collective de la femme qu'elles partagent : une femme libre, pensante, intelligente et arbitraire de son choix, voire sexuellement active. C'est dans ce contexte-là que la notion de « New Woman » (Nouvelle Femme) a émergé. Ce terme a été inventé pour décrire un mouvement féministe intellectuel et artistique. L'historienne Ruth Bordin l'explique davantage dans ces lignes :

Le terme « nouvelle femme (New Woman) » fut défini pour la première fois par Henry James et visait à caractériser les expatriées américaines résidant en Europe : des femmes de richesse et de sensibilité qui, malgré ou peut-être à cause de leur richesse, manifestaient un esprit indépendant et étaient habituées à agir d'une manière autonome. Le terme « nouvelle femme » désignait toujours les femmes qui exerçaient un certain contrôle sur leur propre vie personnelle, sociale ou économique.<sup>14</sup> (Notre traduction)

(Bordin, 1993, p. 2)

---

<sup>14</sup> « The Phrase *New Woman* was coined originally by him to characterize American expatriates living in Europe: women of affluence and sensitivity, who despite or perhaps because of their wealth exhibited an independent spirit and were accustomed to acting on their own. The term *New Woman* always referred to women who exercised control over their own lives be it personal, social or economic » (Bordin, 1993, p. 2).

Cette nouvelle définition de la femme correspond tout à fait à l'image proposée par les trois écrivaines : une femme sensible, indépendante et arbitraire de sa vie. Cette nouvelle image continue dorénavant à inspirer et encourager les femmes des siècles suivants dans leurs créations artistiques et littéraires, ainsi que sur le plan politique et sociétal et les mouvements pour la cause des femmes.

### Bibliographie

- Alengry, F. (1904). *Condorcet : guide de la révolution française, théoricien du droit constitutionnel et précurseur de la science sociale*. Giard & E. Brière.
- Bordin, R. (1993). *Alice Freeman Palmer: The evolution of a new woman*. University of Michigan Press.
- Calder, J. (1977). *The Victorian home*. Batsford.
- Chevrel, A. (1992). *L'enseignement du français à l'école primaire – Textes officiels. Tome 1 : 1791-1879*. Institut national de recherche pédagogique.
- Code civil des français : éd. originale et seule officielle*. (1804). De l'imprimerie de la République.
- De Balzac, H. (1855). Physiologie du mariage. In A. Houssiaux (Ed.), *Œuvres complètes de H. de Balzac* (Vol. 16, pp. 337-620). Alexandre Houssiaux. (Original work published 1829).
- Eliot, G. (1920). *Silas Marner : Le tisserand de Raveloe* (A. Malfroy, Trans.). Librairie Hachette. (Original work published 1861).
- Eliot, G. (1964). *Silas Marner*. Every Man's Library. (Original work published 1861).
- Flaubert, G. (2012). *Dictionnaire des idées reçues*. Édition du Boucher. (Original work published 1913)
- Grand, S. (1908). When the door opened. In *Emotional moments* (pp. 171-191). Hurst and Blackett.
- Michaud, S. (2002). Idolâtrie, représentation artistiques et littéraires. In G. Duby & M. Perrot (Eds.), *Histoire des femmes en occident IV. Le XIXe siècle* (pp.147-173). Perrin.
- Michelet, J. (1879). VIII Le petit ménage – le petit jardin. *La Femme* (10<sup>th</sup> edition) (pp.140-148). Librairie nouvelle.
- Paxman, J. (1998). *The English: A portrait of a people*. Penguin.
- Proudhon, P. J. (1875). *La pomocratie, ou Les femmes dans les temps modernes*. A. Lacroix.
- Sand, G. (1960). *Lélia*. In P. Reboul (Ed.). Classiques Garnier. (Original work published 1833).
- Soulié, F. (1841). *Physiologie du bas-bleu*. Aubert-Lavigne.
- Stearns, P. (Ed.), (2008). *The Oxford encyclopedia of the modern world* (Vol. 7). Oxford University Press.

- Vaid, S. (1985, October 26). Ideologies on women in nineteenth century Britain, 1850s-70s. *Economic and Political Weekly*, 20(43), ws63-ws67.
- Voutat, B., & Knuesel, R. (1997). La question des minorités : une perspective de sociologie politique. *Politix*, 10(38), 136-149.
- Wirth, L. (1964). The Problem of minority groups. In *On cities and social life*. University of Chicago Press.